

une co-distribution



# QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR

UN FILM DE ROBERT BRESSON



INVISIBLE DEPUIS DES DÉCENNIES, ENFIN DE RETOUR AU CINÉMA !



## QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR

DE ROBERT BRESSON

SCÉNARIO, DIALOGUES ET ADAPTATION DE ROBERT BRESSON D'APRÈS "LES NUITS BLANCHES" DE FEDOR DOSTOÏEVSKI AVEC ISABELLE WENGERTEN, GUILLAUME BUIS FERRÉTS, JEAN-MAURICE MONNOYER  
MUSIQUE DE PIERRE LEVITTE. DÉCOR DE PIERRE CHARBONNIER. RESTAURÉ PAR MK2. AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'ANÉE. VENTES INTERNATIONALES MK2 FILMS

NOUVELLE RESTAURATION 4K

POUR LA 1<sup>RE</sup> FOIS EN  
VERSION RESTAURÉE 4K

AU CINÉMA  
LE 19 FÉVRIER 2025

Co-distribution  
CARLOTTA FILMS  
mk2.alt

Programmation  
Ines DELVAUX  
Tél. : 06 03 11 49 26  
ines@carlottafilms.com

Relations presse  
Lucie MOTTIER  
Tél. : 01 42 24 87 89  
lucie@carlottafilms.com

Relations presse Web  
Pauline BOISSEAU  
Tél. : 01 42 24 98 12  
pauline@carlottafilms.com



# QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR

UN FILM DE ROBERT BRESSON

UN CHOC SENSORIEL INOUBLIABLE  
ROBERT BRESSON PLUS  
INCANDESCENT QUE JAMAIS !

*Une nuit à Paris, Jacques, un jeune peintre, empêche Marthe de sauter dans la Seine du haut du Pont-Neuf. Les jeunes gens se confient l'un à l'autre et décident de se donner rendez-vous le lendemain soir. Durant quatre nuits, Jacques va s'éprendre de Marthe. Mais qu'en est-il de Marthe ?*

INVISIBLE DEPUIS DES DÉCENNIES,  
ENFIN DE RETOUR AU CINÉMA !

Après *Une femme douce* (1969), Robert Bresson adapte pour la deuxième fois consécutive une nouvelle de Dostoïevski, déjà transposée à l'écran en 1957 par Luchino Visconti dans *Nuits blanches*. Le Paris post-Mai 68 sert désormais de décor à cette histoire d'amour déçu : l'idéal fantasmé par le personnage de Jacques reflète ici les désillusions de cette jeunesse éprise de liberté et de passion.

La caméra de Pierre Lhomme capte avec grâce l'atmosphère nocturne de la capitale, au rythme d'une bande son mêlant folk et bossa nova, insufflant une mélancolie douce aux errances de ses protagonistes. Fidèle à son cinéma privilégiant l'épure et l'ellipse, le réalisateur d'*Au hasard Balthazar* et *Mouchette* montre le sentiment amoureux en refusant de recourir à tout effet dramatique dans sa mise en scène ou dans le jeu de ses comédiens. Ce geste artistique si singulier, orchestré par Robert Bresson, inspirera plus tard Jean Eustache (*La Maman et la Putain*, *Mes petites amoureuses*) comme Leos Carax (*Les Amants du Pont-Neuf*). Présentée en avant-première à Cannes Classics et au Festival Lumière 2024, la restauration 4K de *Quatre nuits d'un rêveur* sera l'événement du premier trimestre 2025 !

« Un film incroyable. [...] Heureux ceux qui s'apprêtent à le découvrir. »

PAUL SCHRADER

« Une merveille incomparable. [...] Il ne s'agit pas d'une restauration, mais d'une résurrection. »

JEAN-MICHEL FRODON



QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR  
1971 | France / Italie | 83 mn | Couleurs | 1.66:1  
VISA : 37 643 | VF

QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR a été restauré en 4K par MK2 Films sous la supervision de Mylène Bresson, chez Éclair Classics (Paris) et L.E. Diapason, avec le soutien du CNC

## LE FILM VU PAR ROBERT BRESSON

« Dire que c'est une adaptation de Dostoïevski ne fait pas de bien au film. C'est une adaptation de très loin. Curieusement, j'en suis à ma troisième ou quatrième adaptation [...]. Cette fois, je suis allé beaucoup plus loin dans l'oubli de ce qui a été lu pour profiter de l'élan donné par la lecture. [...] J'ai supprimé complètement la littérature en ce qui concerne l'amour du garçon. Chaque fois que je peux rayer des dialogues, je les remplace soit par un son soit par un geste. Comment un garçon amoureux pouvait-il confier son amour aux murs de sa chambre ou à la rue ? C'était par le magnétophone ouvert, répétant le nom de celle qu'il aime. [...] D'autre part, il y a quelque chose auquel je tenais énormément, l'amour de la fille pour son locataire – le locataire de sa mère –, qui vit dans une chambre à côté de la sienne. Cet amour naît à travers une cloison. Cet amour ne naît pas d'avoir vu le locataire – peut-être que, si elle l'avait vu, elle ne l'aurait pas aimé du tout – mais naît dans son imagination. Elle finit par faire l'amour avec quelqu'un qu'elle n'a jamais vu parce que, pendant des mois, elle a entendu cette personne, elle se l'est imaginée. Ce n'est pas dans Dostoïevski.

Bien sûr, j'ai gardé le fond de la chose parce qu'il [le garçon] est tellement joli dans Dostoïevski – joli n'est peut-être pas le mot –, tellement intéressant, vrai, profond et juste. C'est quelqu'un qui n'ose pas aborder les femmes et qui, tout à coup, tombe sur une femme qu'il peut aborder, pour laquelle

il s'enflamme à la seconde. Mais, tout de suite, il retient son amour, il ne peut pas lui dire. La fille, sentant qu'il y a un amour qui est là, n'en veut pas puisqu'elle est encore amoureuse de l'autre qu'elle espère revoir, et fait tout ce qu'elle peut pour le gêner. Et finalement, cet amour devient une illusion. Le héros du film, le garçon, le prend en effet pour une illusion. Je crois que c'est l'une des fins les plus tragiques que j'ai faites. Peut-être trop ambiguë pour les gens, mais pour moi extrêmement tragique. [...]

Je ne veux pas de jeu dans les gestes, je ne veux pas de jeu dans la parole. Il faut savoir que la parole, pour moi, n'a pas du tout la même fonction qu'au théâtre. La parole et le geste sont l'essence même du théâtre. Pour moi, ce n'est pas l'essence, ce sont des provocateurs. Et l'essence des films, pour moi, c'est ce que cette parole et ces gestes provoquent. »

Propos extraits d'une interview de Robert Bresson diffusée dans *Les Arts du spectacle*, 9 février 1972



un film de Robert BRESSON  
avec Isabelle WEINGARTEN, Guillaume  
DES FORÊTS, Jean-Maurice MONNOYER  
scénario, dialogue et adaptation Robert  
BRESSON  
d'après "Les Nuits blanches" de Fiodor  
DOSTOÏEVSKI  
images Pierre LHOMME  
décors Pierre CHARBONNIER  
réalisé par Robert BRESSON

## ILS EN PARLENT...

« Le 11 novembre 1971, avant l'avant-première de *Quatre nuits d'un rêveur*, le réalisateur Robert Bresson déclarait dans une interview accordée au journal *Le Monde* : "Si triste que soit le déclin actuel des films, on s'aperçoit que le cinéma continue à briller et, qu'à travers lui – tout à fait paradoxalement et je ne sais comment –, cet art quelque peu sur le déclin pourrait s'engager dans une nouvelle voie."

En 2024, *Quatre nuits d'un rêveur* revient au cinéma dans une version restaurée. Après trois années de pandémie, c'est un monde un peu fatigué qui accueille le film à Cannes. Un demi-siècle s'est écoulé, et ce film continue de nous éclairer. »

### Jia Zhangke

\*\*\*\*\*

« Pour parler des films de Robert Bresson, il faut avoir recours à la poésie, car les films de Bresson sont essentiellement des poèmes.

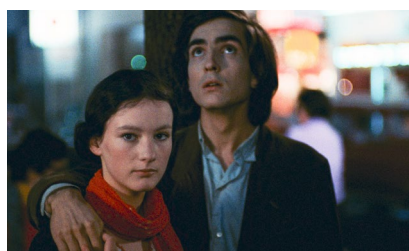
#### *Quatre nuits d'un rêveur*

C'est un film sur le mystère de l'amour,  
Sur le caractère accidentel d'un objet  
de désir,  
Sur la façon dont le temps aggrave la  
douleur du désir,  
Sur l'attrait irrésistible d'un rêve,  
Sur le fait que voir, c'est être aveugle,  
et qu'être aveugle, c'est voir.  
Il est question de rouge, de blanc et  
de noir.  
Il est question d'instant  
Qui disparaissent dans l'abîme de  
l'éternité.  
Métaphysique de l'amour. »

Sergei Loznitsa

# QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR DE ROBERT BRESSON

On aurait tort de réduire Robert Bresson à un minimalisme froid. Le réalisateur français, multi-primé à Cannes (*Un condamné à mort s'est échappé*, *Procès de Jeanne d'Arc*, *L'Argent*) et décédé en 1999, est l'auteur d'une œuvre brûlante, portée sur la texture des voix et des corps. Variation mélancolique sur les amours déçues, *Quatre nuits d'un rêveur* confirme cette veine intense et romantique. Ce film rare, d'un cinéaste adulé mais discret (13 longs-métrages en 40 ans), est enfin visible. De quoi réjouir les cinéphiles du monde entier.



« Que ce soit les sentiments qui amènent les événements, et non l'inverse », écrivait Robert Bresson dans ses *Notes sur*

*la cinématographe*, publiées en 1975. L'injonction peut étonner de la part d'un cinéaste souvent qualifié de formaliste. Il suffit de s'abandonner à *Quatre nuits d'un rêveur*, film longtemps resté invisible malgré sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs en 1971, pour s'apercevoir que la maïeutique bressonienne est, à y regarder de près, une mélodie gorgée d'affects. Inspiré d'une nouvelle de Fiodor Dostoïevski, *Les Nuits blanches* (1848), le dixième film de Robert Bresson incarne toute la volupté – au sens moral et esthétique – de son cinéma. Comme souvent chez lui (*Pickpocket* et *Mouchette*, deux grands récits de passion), l'histoire se noue autour d'obsessions amoureuses. Une nuit d'hiver, Jacques (Guillaume des Forêts) empêche une jeune femme inconnue (Isabelle Weingarten) de se jeter dans la Seine. Ils se donnent rendez-vous le soir suivant, sur le lieu de leur rencontre : le mythique Pont-Neuf. Nuits après nuits, Marthe se livre sur le chagrin d'amour qui lui a fait envisager la mort comme douce ; Jacques, peintre dandy d'un autre temps, lui raconte ses douloureuses rêveries romantiques. Bresson saisit alors, à l'aide de flash-backs et d'ellipses, les confidences quotidiennes de ces deux âmes solitaires diluées dans leur époque et dans leur ville.

## Le blues de Paris

Dès la séquence d'ouverture, Bresson écorche l'image idyllique de la capitale comme berceau des amants. Ici, la Ville Lumière catalyse la mélancolie de ses personnages. La pénombre brumeuse du Pont-Neuf, l'épaisseur de la nuit parisienne y sont fendues par des enseignes colorées, les lumières indistinctes et

floues des bateaux mouches. Rarement la mise en scène dépouillée de Bresson aura tutoyé avec autant de grâce le pointillisme pictural fondé sur une gamme chromatique vive. Cette esthétique de l'évaporation doit beaucoup à Pierre Lhomme, immense chef-opérateur qui signera, deux ans plus tard, les images d'un autre grand film sur la jeunesse désœuvrée : *La Maman et la Putain* de Jean Eustache, lui-même grand admirateur de Bresson (« Une femme me plaît par exemple parce qu'elle a joué dans un film de Bresson », fait-il dire au personnage joué par Jean-Pierre Léaud).

En peintre abstrait, Bresson choisit d'introduire ses acteurs par leur environnement, embrassant les espaces extérieurs, lui qui a si souvent privilégié les huis clos, la verticalité écrasante des portes, le surcadrage (*Un condamné à mort s'est échappé* en est le paradigme parfait). En inventeur de forme, il s'amuse à créer des rimes visuelles entre les lieux clos et la ville. Ainsi, les toiles multicolores de Jacques, entre abstraction et figuration, ne témoignent pas seulement de son rapport ambigu au monde (choisir de représenter la fantaisie ou le réel ?). Elles se donnent comme un écho aux feux impressionnistes de la ville. Paris n'intéresse Bresson que comme surface émotionnelle.

## Fragments d'un discours amoureux



*Quatre nuits d'un rêveur* est un grand film sur la cristallisation amoureuse, au sens stendhalien du terme. Jacques et Marthe

fantasment un être idéalisé, comme pour toucher du doigt une perfection chimérique qui donnerait un sens à leur vie. Sans railler ses personnages – sa rigueur janséniste le lui interdit –, Bresson dilue dans sa mise en scène des indices de ce monde duplice. Ce n'est pas pour rien si la Seine, avec ses reflets bleutés, est le décor de leurs discussions, miroir déformant où viendront aussi se briser leurs illusions sentimentales. Ce n'est pas pour rien non plus si Bresson, maniaque du découpage, organise un jeu de regards à l'intérieur du cadre entre les personnages, créant du mouvement au sein des plans fixes. Mouvement qui correspond à une ronde instable et cruelle des désirs. Regarder, être regardé, désirer et se découvrir désiré : ici, l'amour est une pulsion scopique, une ritournelle enivrante et dangereuse.

Mais les personnages ne sont pas tout à fait dupes des jeux de l'amour et du hasard. C'est l'usage du son – partition aussi importante que l'image pour Bresson – qui nous l'indique. Au lieu de doter Jacques d'une

voix off classique, le réalisateur lui fait enregistrer à voix haute des monologues secs, sur un dictaphone, qu'il réécoute à l'infini. C'est une voix durassienne, comme étrangère à elle-même. Elle met à distance la fièvre de l'émotion, plutôt que de nous immerger dans une psyché tourmentée. On touche alors à ce singulier exercice bressonien : faire se superposer un affect et son analyse. Chez Bresson, on se dit « Je t'aime » avec une diction blanche, un degré zéro du jeu – mais c'est pour mieux atteindre l'essence d'une émotion ou d'un corps, toucher son intensité.

### **Le corps, cet obscur objet du désir**

Cette conscience de l'amour comme mirage, ce romantisme désespéré n'éteint pas l'érotisme du film. Il le nourrit au contraire d'une pulsion de vie souterraine. En témoigne la sensualité d'une scène de nudité, déstabilisante tant elle surgit au milieu d'un grand dépouillement. Sur la chanson lancinante *Musseke* de l'artiste brésilien Marku Ribas (qui joue le guitariste dans l'orchestre du bateau mouche), Marthe, devant un miroir, ôte sa chemise de nuit. Bresson la filme surtout de dos ou de biais en train de s'observer, à l'aide d'imperceptibles panoramiques haut/bas, dans un clair-obscur qui suggère plus qu'il n'exhibe. Car ce qui se joue ici, ce n'est pas l'intrusion d'un regard extérieur sur ce corps, une effraction voyeuriste, mais bien la découverte, par l'héroïne elle-même, de sa propre lascivité. Soudain, ses mains, ses jambes semblent lui murmurer dans un bruissement de peau qu'elle est un être de plaisir.

« La vie ne doit pas être rendue par le recopiage photographique de la vie, mais par les lois secrètes au milieu desquelles on sent se mouvoir les modèles », écrit Bresson dans ses *Notes*. Ces « modèles », ce sont des comédiens novices choisis par Bresson. Il les épuise au fil de prises interminables pour tarir leur énergie, obtenir d'eux une présence-absence fantomatique. Dans *Quatre nuits d'un rêveur*, cette dépersonnalisation atone aboutit paradoxalement à une matière très charnelle. L'épiphanie corporelle de Marthe n'a d'égal que les traits impassibles de son visage – manière pour Bresson d'exprimer la solennité presque christique de cette découverte sensible. Le dispositif épuré du cinéaste, loin d'être un exercice de style ou une pose, est toujours l'endroit d'une éclosion. Ainsi, lorsqu'il filme longuement Jacques en train de regarder à travers la fenêtre, un hors champ impossible à combler, Bresson nous dit ceci : les visages sont des paysages insondables ; il faut prendre le temps de les parcourir pour percer leurs secrets.

Léa André-Sarreau, TROISCOULEURS, mai 2024

« Que signifie partager son histoire avec quelqu'un ?

Quelle part des histoires est réelle, quelle part est inventée ?

Existe-t-il des "histoires vraies" ?

Quelle responsabilité endossez-vous en écoutant les histoires des autres ?

Peut-on jamais entrer dans l'univers de quelqu'un d'autre ?

dans l'espoir, l'amour, le désespoir de quelqu'un d'autre ?



[...] Nous vivons d'histoires.

Nous nous épanouissons grâce à elles.

Elles nous font avancer.

Et certaines restent gravées dans notre mémoire,

parce qu'elles nous montrent tout à partir de rien.

Comme celle-ci, proposée par Robert Bresson en 1970

mais totalement intemporelle, magnifiquement filmée par Pierre Lhomme, et impeccablement restaurée en 4K. »

WIM WENDERS

## QUATRE NUITS D'UN RÊVEUR PAR DOMINIQUE PAÏNI

« Plaidons coupables : dans les premières années 1970, nous sommes nombreuses et nombreux à être passés à côté de ce chef-d'œuvre. Quelques cas comparables pourraient être sans doute évoqués dans d'autres disciplines, œuvres littéraires, plastiques et musicales dont la sensibilité collective à l'époque de leur conception et la réception ne s'accordèrent pas. Ce fut le cas de ce film de Robert Bresson.



[...] Mon indifférence fut grande en 1972, à l'égard de la béatitude des musiciens hippies accroupis sur les quais de Seine filmés par Bresson. Et pourtant,

il s'agissait en fait d'un constat, non dénué de dérision, du reflux des utopies des années 1960 et 70, utopies dissoutes dans l'insouciance consummatrice à venir et certains bavardages pseudo esthétiques des années qui suivirent. **Il s'agissait d'une véritable anticipation qu'un Leos Carax perçut, lui : Denis Lavant, l'interprète de son rêveur dans *Boy Meets Girl*, déambulant sur le Pont-Neuf, magnétophone-baladeur au cou, n'est-il pas, dix années plus tard, l'héritier du Jacques de Bresson qui tient son journal intime sur un comparable magnétophone portable. David Bowie et sa féerie mélancolique était advenue entre temps, accompagnant la dérive de Denis Lavant.**

[...] Mais qu'est-ce qui fait le bouleversement, la déchirure à côté desquels beaucoup d'entre nous passèrent lors de la découverte du film ?

En premier lieu, ces corps qui marchent comme on ne marche nulle part ailleurs en cinéma : cette montée-descente insensiblement rigide des corps à chaque pas et qu'accentue la verticalité des bras ballants. Je retrouverai deux années plus tard cette même démarche chez Daniel, le jeune garçon (Martin Loeb) des *Petites Amoureuses* de Jean Eustache. Et lui aussi, comme le Jacques de Bresson, suit les filles...

Allure d'une démarche dont tout excès est absent et dont Balzac a livré cette description dans sa *Théorie de la démarche* (1833) : "Tout en (eux) participe au mouvement ; mais il ne doit prédominer nulle part". Chez Bresson, les personnages marchent donc, comme ils parlent, avec cette "blancheur" qui permet de ne pas perdre l'intention et le sens de chaque mot proféré sans prédominance, comme chacun de leurs pas.

En second lieu, *Quatre nuits d'un rêveur* est un des films les plus étranges du cinéma moderne. Un film dont l'intensité de la douleur d'amour confine au fantastique, relève d'un registre frôlant la terreur. Je n'ai pas d'autres exemples d'œuvres romanesques – hormis certains poèmes de Nerval ou Anna Karénine de Tolstoï – mettant en scène aussi implacablement l'amour non partagé. Ces *Souvenirs d'un rêveur*, titre du court roman de Dostoïevski que Bresson divise en quatre nuits vécues au présent de la souffrance, ne sont pas seulement l'épreuve de la non-réciprocité de la passion de Jacques pour Marthe. L'échec de sa conquête est tellement intolérable que sa mise en spectacle est estompée, contribuant peut-être en son temps à l'aveuglement du spectateur. Le génie de la mise en scène consiste en effet à opposer à la violence insupportable d'un amour refusé, l'observation d'événements répétitifs sans importance. Ainsi, et surtout ces incessants passages des bateaux touristiques illuminés et dont certains spectateurs – y compris du côté de la critique - se lassèrent et se moquèrent ne voyant pas que cette hypnose surexpose le désespoir de ces amants mutuellement inaccessibles.

*Quatre nuits d'un rêveur* me rappelle ces mots de la première *Élégie de Duino* de Rilke : "Car le beau n'est rien que le premier degré du terrible ; à peine le supportons-nous, et, si nous l'admirons ainsi, c'est qu'il néglige avec dédain de nous détruire."

[...] Dans ce récit inexorable de quatre nuits qui paraît si bref et sobre, Bresson se garde de tout alanguissement des gestes et des décisions de ses personnages qui ne serait qu'infatuation, ou que "dédain" dont nous a prévenu Rilke.

Comment a-t-on pu se priver si longtemps de voir et de revoir cet admirable poème ? »

Dominique Païni a dirigé la Cinémathèque française de 1991 à 2000. Essayiste, programmateur et commissaire d'expositions, il a publié plusieurs livres sur le cinéma.

**« Pour moi, Bresson est l'un des géants du cinéma des cinquante dernières années. Peut-être même le seul. »**

**AGNIESZKA HOLLAND**